

procher personne impunément quand sa fille y dormait.

Gina, dolente, se laissa conduire aux arbrès couverts de fruits, qui eussent offert des consolations à des enfants plus affligés qu'elle. Mais, en levant la tête pour répondre à leur invitation, elle s'en trouvait à une telle distance, que sa mère, la haussant de toute sa force, bien qu'élançée et souple comme un tremble, ne parvint qu'à lui faire mieux voir le fruit sans pouvoir l'aider à le prendre.

Le vieux jardinier Ramos, les ayant vues ainsi de loin, se mit à rire et quitta, plein d'empressement, la vigne qu'il soulageait du poids de trop de feuilles.

— Il faut donc que je vienne au secours ? cria-t-il en se découvrant courtoisement devant ses jeunes maîtresses.

— Oui, Ramos, dit Gina dépitée et charmante. Je suis toujours trop petite pour tout ce que je veux faire. Grandis-moi, bon Ramos, jusqu'à la pomme rouge de là-haut ; je veux la cueillir toute seule.

Ramos, présentant la table solide de sa large poitrine, et tenant avec précaution les petites jambes impatientes de l'enfant, l'approcha du fruit mûr dans l'arbre, et le fruit fut rapidement cueilli par deux mains à peine assez grandes pour le contenir sans le laisser tomber. Un cri perçant de joie raconta le triomphe de Gina. C'était là le remerciement du serviteur, qui s'en allait tout fier, après avoir redescendu l'enfant dans l'herbe, quand Mme Pardo, dénouant un foulard éclatant qui l'abritait du soleil, l'offrit au jardinier.

— Porte-le, dit-elle, en mémoire de ce fruit qui, grâce à toi et doublement, a rendu ma fille heureuse.

Ramos ayant cherché quelque temps une belle réponse, qui ne lui vint pas, leva son chapeau de paille d'un air militaire, et courut montrer à sa femme le carré de soie qu'il laissait flotter devant lui comme une banderole.

Et, se parant devant un miroir de cette grâce nouvelle de sa maîtresse, la jardinière Aldonza dit qu'elle ne serait heureuse qu'en mourant pour madame !

Car les bons serviteurs retrouvaient toute l'Espagne absente, et jusqu'au chocolat embaumant leur logis, dans cette maison d'Auteuil, pleine de madones fleuries, de guitares et de petits saints dorés, où revenait presque chaque soir le jeune maître, avec le désir qu'on éprouve de revoir le pays natal.

Cependant Gina reportait si ardemment les yeux vers la pièce d'eau que bordaient le rosier et les saules, que la mère et l'enfant s'y retrouvèrent na-

tuellement ramenées l'une par l'autre avant de quitter les délices du jardin.

Après que l'oiseau, redescendu plusieurs fois dans son ménage, eut permis à Mme Pardo de l'examiner plus attentivement, elle acquit la certitude que c'était une mésange.

Depuis ce jour, les fleurs et le nid quittèrent plus les rêves de Gina. Sur les genoux de sa mère, elle y pensait ; sous ses cheveux touffus, que cette mère tressait et baisait tour à tour, Gina s'élançait à la mésange nourricière.

Et le nid, balancé dans les roses, fit naître à la fin en elle la fantaisie étrange d'être elle-même couchée au fond des rameaux verts, parmi toutes les fleurs plantées à l'entour !

Possédée par cette idée fixe, le matin elle n'attendait plus que sa robe fût agraffée ni ses jarrettières nouées, pour voler au nid ; elle se sauvait n'ayant qu'un bas ou un brodequin, voire même un soulier mignon de sa mère, le traînant à son pied en courant guetter le ménage, au grand soleil et sans avoir mangé. Mme Pardo, qui la poursuivait partout pour lui faire de l'ombre et de la protection, la voyant une fois plus pensive et se parlant à elle-même, s'inquiéta sérieusement de ce qui pouvait à ce point préoccuper sa fille et la rendre ainsi muette comme un poisson.

Cette mère de dix-huit ans à peine, grandissant encore, née à la Havane, et de bonne heure orpheline s'initiait seul, jour par jour, à ses devoirs, épiait avec une patience infinie les instincts, les grâces et les moindres tristesses de sa petite bien aimée. Mais elle n'avait jamais eu le bonheur que l'on veillât ainsi sur elle, et personne n'avait instruit son ignorance de tout ce qu'elle brûlait d'apprendre pour le transmettre à son enfant. Durant les absences obligées de l'époux, leur commun protecteur, ces deux êtres charmants ne parvenaient souvent à s'entendre qu'à force de s'aimer. Prier Dieu, bégayer l'alphabet, dont chaque lettre apprise était payer par un baiser, tresser des couronnes dans le champ pour les suspendre à la madone de l'alcôve, apprendre par cœur des boléros pour les danser avec Térésa, était tout ce qui composait encore l'éducation de Gina Pardo. Elle s'élevait au grand air à la manière des plantes fraîches, mais ardentes, qui demandent de l'eau vive, du soleil et de l'ombre. Ramos savait cela pour ses fleurs à lui ; Térésa s'efforçait de le comprendre pour son unique plante à elle ; mais elle ne le savait pas encore assez !

— A quoi penses-tu donc là toute seule et si longtemps ? demanda-t-elle, ce matin-là, à sa fille, devant l'arbuste fascinateur.